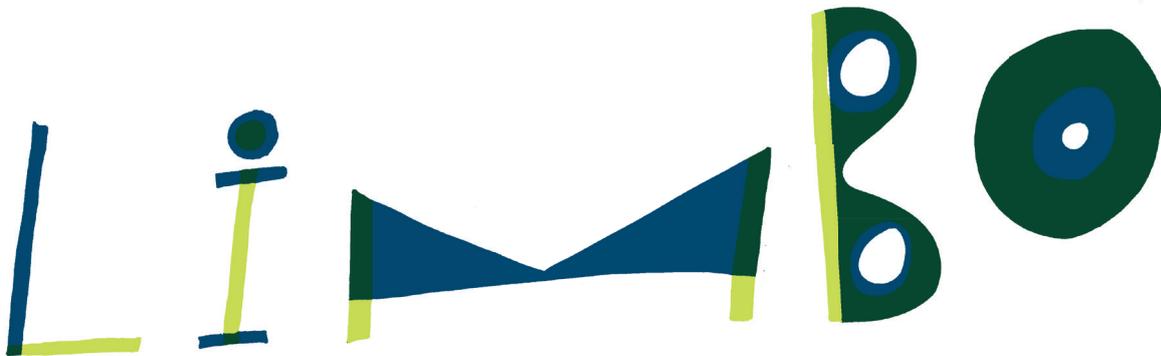


Dossier de presse



conception et interprétation
Victor de Oliveira

8 janvier – 8 février 2025



Contacts presse

Plan Bey

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny

assistées de Thaïs Aymé et Anne-Sophie Taude

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier et visuels disponibles auprès de Plan Bey

Limbo

du 8 janvier au 8 février 2025 au Petit théâtre

du mercredi au samedi à 20h, mardi à 19h

- durée 1h15

équipe artistique

conception et interprétation **Victor de Oliveira**

collaboration dramaturgique **Marta Lança**

vidéo **Ève Liot**

musique **Ailton Matavela**

lumières **Diane Guérin**

assistanat à la mise en scène **Miranda Reker**

production et diffusion **Olivier Talpaert**

production

En Votre Compagnie – Paris

coproduction Teatro do Bairro Alto – Lisbonne, Théâtre National de Bretagne – Rennes

avec le soutien de La Colline – théâtre national, Roundabout.LX – Lisbonne, Le CENTQUATRE

– PARIS, Le Grand T- Théâtre de Loire-Atlantique

Remerciements Catherine Blondeau, Edgar de Oliveira, Marta Angelozzi, Ana Maria Akau, Marisa Chinak, Bick Yuen Chinak, Joaquim Abreu, José Cam Fok, Vitor Vargilal, Francisco de Oliveira, Filomena Coutinho, Francisca Bagulho, Horácio Guiamba et Lara de Sousa, Maria Virgínia Monteiro, Antônio de Almeida Mendes, Karl de Sousa

Le spectacle a été créé le 18 septembre 2021 au Teatro de Bairro Alto à Lisbonne et a reçu la même année les Prix du meilleur texte et du meilleur spectacle de la Sociedade Portuguesa de autores.

avec les publics

Café philo gourmand

samedi 25 janvier à 15h30 à La Colline

Vanessa Bey Ardouin et Emma Wolton, étudiantes en philosophie, proposent d'explorer le spectacle *Limbo* à travers les questions qu'il pose. Un temps de discussion permettant à chacun de découvrir des idées et concepts, autour d'un café et de pâtisseries préparées par La Gamelle des cheffes.

entrée libre sur réservation

Billetterie

01 44 62 52 52 de 14h à 18h du mardi au vendredi

sur place à la billetterie du théâtre du mercredi au vendredi aux mêmes horaires

et billetterie.colline.fr

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 16 € la place

- sans carte

plein tarif 33 € / moins de 18 ans 10 €

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €

personne en situation de handicap et accompagnateur 15 €

plus de 65 ans 27 €

De onde és ? Tu viens d'où ?

*Je suis né au Mozambique, j'ai vécu au Portugal
et j'habite à Paris.*

*On me présente comme étant luso-mozambicain,
franco-portugais, franco-mozambicain, afro-européen,
métisse, mulato, un peu plus noir, un peu plus blanc.
Tout cela peut être vrai, mais rien ne correspond
exactement à la vérité.*

*Achille Mbembe rappelle que « Être né quelque part
est une affaire d'accident. »*

*Cette pièce, comme notre vie, est composée d'accidents.
Ce n'est pas une affaire de choix.*

—

Victor de Oliveira, *Limbo*

Ses grands-pères sont blancs européens, ses grands-mères noires mozambicaine et indienne. Ses arrière-grands-parents juifs portugais, mozambicains Makondé, indiens de Goa et chinois de Canton. Avec ce solo performatif, Victor de Oliveira livre l'histoire intime de ses origines plurielles et questionne sans détour, à l'aune de son métissage, l'esclavage, l'exil et les non-dits qui entourent la mémoire coloniale. Au cœur d'un dispositif vidéo donnant corps à sa silhouette comme à ses mots, s'affranchissant de la chronologie historique, l'acteur metteur en scène puise dans une mosaïque de souvenirs, d'interviews, de lectures et de rencontres pour créer une autofiction sociale universelle. Il interroge la notion d'altérité et révèle les zones d'ombre de l'Histoire, les disputes de la mémoire collective en témoignant de l'expérience de grandir dans l'incertitude.

Limbo – Polysémie

- Prison ou lieu confiné (du latin médiéval *in limbo*), à la frontière (de l'enfer).
- Lieu ou condition intermédiaire oubliés entre deux extrêmes.
- Séjour des âmes des justes avant la Rédemption, ou des enfants morts sans baptême.
- Lieu imaginaire pour des choses ou des personnes perdues, oubliées ou indésirables.
- Danse caribéenne dans laquelle des danseurs, le dos courbé, passent sous une barre ; d'origine incertaine, elle serait liée à la terrible expérience dans les cales des bateaux négriers lors de la traversée.

Les limbes au-delà des âges et des frontières

J'ai commencé à écrire *Limbo* dès la saison 2018-19 alors que j'étais au Mozambique pour signer la création d'*Incêndios* de Wajdi Mouawad ; même si mon désir de faire ce spectacle est bien antérieur, puisqu'intimement lié à ma propre histoire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il était essentiel à mes yeux de créer *Limbo* à Lisbonne et de le jouer en portugais, ce que j'ai fait en 2021, afin de mesurer concrètement comment l'histoire trouvait écho auprès de ce public. En effet, le propos étant celui de la colonisation portugaise et mettant l'accent sur un métissage qui lui est particulier, ma réflexion initiale avait alors comme moteur de m'adresser notamment à la 2^e et 3^e génération de Portugais que l'on appelle les afro-descendants, et de mettre en lumière l'histoire de leurs ancêtres métis qui étaient dénigrés, insultés et maltraités et dont les droits étaient bafoués, tour à tour évincés au Mozambique et au Portugal. Donner à entendre ces voix à partir de l'exil de mes parents et des miens, ainsi que tous les métissages issus de ces identités multiples, traçant une trajectoire de l'Afrique jusqu'à l'Europe.

Mais il s'est avéré ensuite qu'à chaque fois qu'il m'a été donné de jouer *Limbo*, en France, comme en Italie ou en République tchèque par exemple, des pays a priori éloignés de la question spécifique de la colonisation portugaise, j'ai réalisé que les questions soulevées allaient bien au-delà du récit familial et du contexte propre à ce pays.

La résonance du spectacle semble ouvrir en effet à un champ bien plus large : celui de l'altérité et du regard que l'on porte encore aujourd'hui les uns sur les autres.

Comment fait-on aujourd'hui pour « vivre ensemble » (terme d'ailleurs à employer précautionneusement parce que trop souvent dévoyé par des usages politiques) ? Et particulièrement en cette période d'enfermement lié à l'omniprésence de l'extrême-droite dans plusieurs pays occidentaux ?

Comment fait-on quand l'identité n'est plus positivement décrite mais plutôt mise à mal ?

Comme se fait-il que malgré les mouvements *Black lives matter* et *MeToo* nés aux États-Unis et arrivés jusqu'en Europe, des propos – sectaires et agressifs, envers les personnes racisées ou les femmes par exemple – de certaines personnes publiques notamment puissent encore être audibles de part et d'autre de l'Atlantique ?

Ces préoccupations très actuelles infusent dans le spectacle, que ce soit à travers les images ou le texte, pourtant écrit tel un journal inscrit dans le passé contant des moments de vie de l'enfance à l'adolescence et à l'âge adulte. Ainsi, *Limbo* ne retrace pas seulement le métissage lié à l'histoire de l'Afrique et la tragédie traversée par des milliers de personnes sur plusieurs générations, mais il trouve un écho chez chacun dans sa recherche identitaire, et ce même si l'on n'en saisit pas forcément les racines. Car, à l'instar de l'exemple lisboète, où 60% de la population, il y a trois siècles, était composée d'esclaves, donc forcément mélangée depuis ; nous, vivant dans d'anciens pays colonisateurs, sommes tous métissés. Plutôt que de renfermer ou de conduire à certaines dérives, il s'agit que l'identité, toutes les identités, dans la richesse de leurs multiplicités, tendent à l'ouverture, vers l'autre.

—

Victor de Oliveira, novembre 2024

*Ma patrie, c'est la frontière.
Je ne vois pas ça comme un drame,
au contraire, c'est une richesse.
Certains imaginent de façon illusoire
qu'ils ont une seule identité.
Au Mozambique, comme dans
le monde entier, les êtres humains
sont entre des identités multiples.*

Mia Couto

Racines

Je suis ce qu'on pourrait appeler un parfait exemple du métissage mozambicain. Si aujourd'hui je porte ces différentes identités avec fierté, cela n'a pas toujours été le cas. La place des métis (*mulatos*) dans la période coloniale et même ensuite dans le Portugal post-révolutionnaire, a toujours été très problématique. De la même manière que la colonisation et la post-colonisation ont toujours été un tabou au Portugal. Comment expliquer l'existence d'une race voulue pour faire ce que les « Blancs ne voulaient pas faire et que les Noirs ne pouvaient pas faire » ? Dont le père ou grand-père, parti aux colonies, soit parce qu'ils étaient bagnards qu'on envoyait par milliers pour « engrosser » les noires et donner ainsi naissance à des êtres un peu plus « intelligents » que les nègres, soit parce qu'ils faisaient partie des citoyens qui voulaient servir la nation en abandonnant femmes et enfants au Portugal pour chercher fortune là-bas ?

Ces pères et ces grands-pères ne sont jamais rentrés et, dans leur grande majorité, ont fini par faire des dizaines d'enfants, certains reconnus, d'autres pas, avec des femmes noires bien sûr et tout cela, à ce qu'il paraît, pour le plus grand bien de la nation ?

Comment vit-on sachant que son existence est le fruit d'une « volonté politique » ? Comment vit-on sachant qu'en tant que métis, on a plus de droits que sa propre mère qui est noire ? Comment vit-on cet « entre-deux » ? Entre deux races, entre deux cultures, entre deux langues, entre deux pays ?

Voilà quelques-unes des questions qui entourent le silence, qui dessinent les non-dits, qui créent le drame, puisqu'il s'agit bien d'un drame, du drame de milliers d'existences.

Entre-deux

Un épisode de ma première année au Portugal m'accompagne depuis longtemps. Un épisode qui est devenu au fil des ans quasiment une « image de théâtre » tellement je la trouve « scénique » dans ce qu'elle engendre au niveau de la symbolique.

À leur arrivée au Portugal, le gouvernement a essayé d'éparpiller les familles un peu partout. Pour nous, ce fut pendant deux ans dans un ancien sanatorium militaire désaffecté. Chaque famille avait une chambre et nous mangions et regardions la télé (pour la première fois pour beaucoup d'entre nous), dans le grand salon du rez-de-chaussée. Les hommes n'avaient pas encore de papiers pour pouvoir travailler mais le gouvernement leur donnait une aide plus au moins suffisante pour subvenir aux besoins de leur famille. Les enfants qui avaient l'âge d'être scolarisés l'étaient et malgré des tensions avec les populations locales, tout se passait plus ou moins bien. Après chaque dîner, les familles se retrouvaient très souvent dans le grand salon et le moment-clé de cette « fraternisation » était le fait de regarder ensemble la diffusion de séries-télé. Le beau et terrible hasard a fait que les séries de plus grande audience à ce moment étaient une *telenovela* brésilienne autour de la période de l'esclavage au Brésil, *L'esclave Isaura* et une série américaine autour de la période de l'esclavage aux États-Unis, *Racines*.

Le souvenir que j'ai gardé a été pendant assez longtemps très perturbant puisque tout le monde pleurait pendant une heure et demie. Il faudrait essayer d'imaginer environ soixante-dix personnes de tous âges, hommes, femmes, enfants, pleurant comme un cœur devant une télé qui passe une série en noir et blanc. Aujourd'hui encore n'importe quel film américain sur la période de l'esclavage aux États-Unis me ramène à ces soirées et à ce long et pénible « défouloir » de souffrances et de désarroi dans lequel nous étions tous. Bien sûr, à 8 ans on a du mal à comprendre exactement ce qui se passe, mais aujourd'hui, avec le recul, ma question demeure : Que pleurons-nous ?

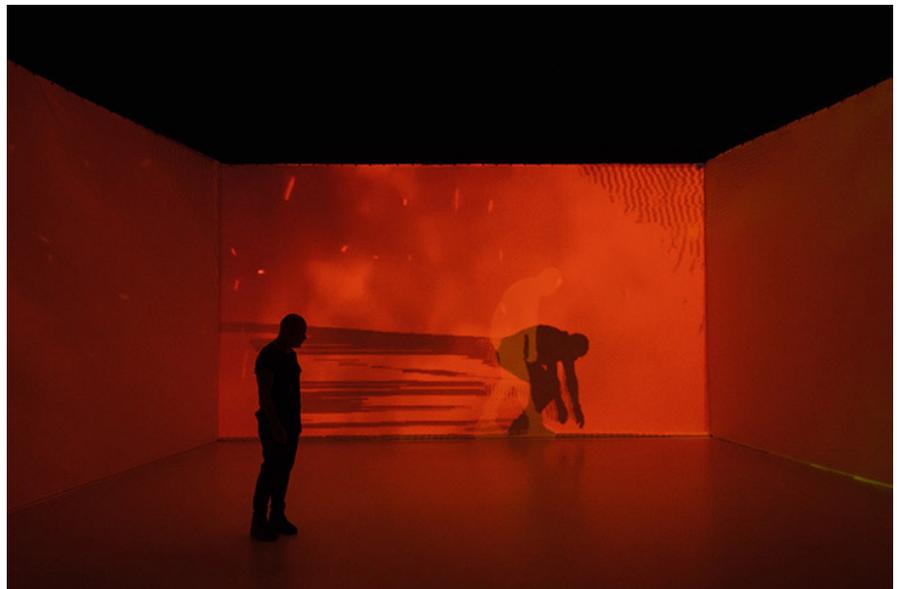
La tristesse de l'histoire de Kunta Kinte (personnage de fiction à partir d'une histoire réelle) et des esclaves américains, en sachant que nous avons sûrement des ancêtres communs, puisque des bateaux négriers clandestins sont partis du Mozambique vers l'Amérique pendant longtemps et cela jusqu'en 1920, bien après l'abolition de l'esclavage ? Pleurons-nous l'exil de notre pays de naissance et le fait de « naufrager » finalement dans le pays de nos propres colons, et pour

beaucoup d'entre nous, le pays de nos pères ou grands-pères, ceux-là mêmes qui avaient colonisé l'autre partie de nous-mêmes ? Pleurons-nous cet « entre-deux » de notre couleur de peau, qui nous laissait dans une espèce de limbes où nous n'étions ni blancs, ni noirs, ni européens, ni africains, pointés du doigt par tous puisque fruits d'une politique coloniale qui nous a marqués au fer rouge, de l'intérieur, et qui nous a fait échouer, c'est bien le mot, échouer dans une espèce de no man's land de l'âme, où même si nous nous arrachions les yeux, nous serions toujours et toujours ? Ou pleurons-nous quelque chose de plus profond encore ? Un désarroi profond, fait de tout ça sans aucun doute, mais qui va beaucoup, beaucoup plus loin...

Victor de Oliveira

*La race dans laquelle on t'a rangé
fait que tu auras toujours
le vent de face et les chiens sur les talons.*

Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire*, J'ai lu, 2017



© Joana Linda

Lusophonie

Tout le discours de la lusophonie se construit sur l'idée de l'exception du colonialisme portugais. Du fait pour le Portugal d'être un « colonisateur colonisé », simultanément Prospéro, dans son rapport aux colonies, et Caliban, dans sa condition périphérique et sa faiblesse par rapport aux autres puissances européennes, figure intermédiaire et créolisée, paraissait résulter un plus grand rapprochement entre les peuples. *La colonisation portugaise, comme l'a souligné le sociologue français Roger Bastide, ne s'est pas opérée par la croix, ni par l'épée, mais d'abord par le sexe.* Le fait de se mélanger, qui résulte principalement de l'incapacité démographique des Portugais à peupler les colonies, fut une exception du colonialisme portugais par rapport aux autres colonialismes. Mais si l'on fait un voyage à l'époque coloniale, on se rend compte que ces relations multiraciales étaient loin d'être amicales, ni le produit du métissage si harmonieux. De la violence sexuelle aux privilèges des « assimilés », — acquis à condition d'abandonner les coutumes africaines, et d'affirmer croire en un seul Dieu, à la monogamie et aux pratiques discriminatoires — tout fut fait sur la base d'une imposition. Au final le métissage — qui d'ailleurs ralentit au ^{xx}e siècle — est l'un de ces mythes persistants, gardant jusqu'à nos jours la connotation d'un processus visant à « améliorer la race ».

Dans le fond, on a cautionné la violence colonialiste dans le fantasme d'accomplir une mission « civilisationnelle ». Et lorsqu'on défend cet aspect de « l'exception » du colonialisme portugais on prolonge le déplacement du problème. Le discours actuel des politiques « d'intégration » comme avant, éduque aux valeurs de la tolérance raciale et des droits humains, mais ne dispense pas des restrictions qui les accompagnent : si tu te conformes bien aux codes européens, si tu te « portugaises » bien (études, modèle familial, accent — exception faite des aspects « amusants » de ta culture, comme la danse et la musique, que tu peux garder). Hier comme aujourd'hui, on essaie d'éduquer, non plus les colonisés, mais les habitants des villes lusophones. Il faut pour cela persister dans ce mythe des bonnes relations — un mythe qui n'a rien d'effectif, puisque dans les bus, les écoles, les immeubles, le pouvoir, on trouve d'innombrables situations d'inégalité, exclusion sociale et raciale, lapsus plein de préjugés et fausses pudeurs langagières, dans la communication sociale et dans le sens commun et, très souvent, dans les milieux intellectuels. Le discours de la lusophonie donne une continuité à cette image des Portugais comme peuple tolérant, fraternel, adaptable, universaliste et immunisé contre le racisme, possédant l'harmonie culturelle et affective d'un nationalisme intégrateur qui, comme le rappelle Cláudia Castelo, « dans la pratique, sert à masquer la faiblesse des politiques publiques contre le racisme et les discriminations ».

Marta Lança

*Chacun de nous a besoin de la mémoire
de l'autre, parce qu'il n'y va pas
d'une vertu de compassion ou de charité,
mais d'une lucidité nouvelle dans
un processus de la Relation.
Et si nous voulons partager la beauté
du monde, si nous voulons être solidaires
de ses souffrances, nous devons apprendre
à nous souvenir ensemble.*

Édouard Glissant, *Une nouvelle région du monde*, Gallimard, 2006

Biographies

Victor de Oliveira

Né au Mozambique en 1971, il commence le théâtre à Lisbonne comme élève de metteurs en scène tels que Luis Miguel Cintra, Joao Brites ou Jorge Listopad. Il rejoint Paris en 1994 et entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Depuis, il a travaillé au Portugal, en Suisse, en Belgique, au Luxembourg, en Angleterre et principalement en France où il est notamment dirigé par Philip Boulay pour *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* de Musset et *Démons aux anges* d'Elsa Solal, Serge Tranvouez dans *Katherine Barker*, *Hélène* de Jean Audureau et *P'tite Souillure* de Koffi Kwahulé, Antoine Caubet dans *Partage de midi* de Paul Claudel, Clotilde Ramondou dans *Clients* de Grisélidis Real, Véronique Bellegarde dans *Cloud tectonics* de José Rivera ou encore Gilles Bouillon, Michel Simonot, Yoshi Oïda, Brigitte Foray, Anne Torrès, Brigitte Jaques-Wajeman. Il joue sous la direction d'Alexis Armengol dans *À ce projet personne ne s'opposait* présenté à La Colline en 2015 ainsi que de Stanislas Nordey dans *Incendies* de Wajdi Mouawad et *Erich von Stroheim* de Christophe Pellet. En 2016 il traduit, interprète et met en scène *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert au Théâtre Culturgest à Lisbonne. Il collabore pour la première fois avec Wajdi Mouawad à la création *Des Héros* dans le cadre du *Dernier Jour de sa vie*, autour des sept tragédies de Sophocle avant de le retrouver pour la création de *Tous des oiseaux* en 2017 à La Colline. En 2019, il met en scène à Maputo au Mozambique, *Incêndios*, de Wajdi Mouawad, présenté ensuite à Lisbonne et en France, dans le cadre de la saison Africa 2020. En 2021, il écrit, interprète et met en scène *Limbo* au Teatro do Bairro Alto de Lisbonne avant sa reprise en France et une tournée internationale qui se poursuit. En 2023, il adapte et met en scène *Les Sables de l'Empereur* d'après Mia Couto avec une équipe mozambicaine, portugaise et française. En 2024, il participe à la création de *Terrasses* de Laurent Gaudé mis en scène par

Denis Marleau à La Colline.

Membre du Comité de lecture de La Mousson d'été entre 2004 et 2011, il participe à de nombreuses mises en voix publiques dans ce cadre, en plus d'être régulièrement invité pour des lectures radiophoniques sur France Culture et RFI. Parallèlement à son parcours d'acteur et metteur en scène, il développe un travail de formation auprès de jeunes acteurs et pédagogique auprès de certains publics notamment en partenariat avec La Colline. Il est chargé de Cours à l'Institut d'études théâtrales de l'Université Sorbonne-Nouvelle, Paris 3 et intervenant à l'École régionale d'acteurs de Cannes et Marseille.

Marta Lança collaboration dramaturgique

Originaire de Lisbonne, elle a poursuivi des études de lettres et de Littérature comparative et Edition de textes à la FCSH-Université Nova, avant de devenir docteur en Études artistiques en 2015. Dans le cadre du programme Erasmus, elle a effectué ses recherches autour du processus de mémoire et du débat post-colonial africain à l'Université Paris 8. Après avoir enseigné à l'Université Agostinho Neto de Luanda en Angola, elle a dirigé des ateliers d'études africaines à la faculté lisboète de lettres et plus récemment mené un séminaire sur le post-colonialisme à l'ESAP de Porto. Elle fait d'ailleurs actuellement partie du groupe de consultants pour le Mémorial aux personnes esclaves, un projet de la DJASS, association d'afro-descendants.

Membre du groupe éditorial du Glossaire Afro-European Cartography of Culture, Language and Arts à l'Université Nova de Lisbonne, elle a également créé les publications V-Ludo, *Dá Fala*, *Jogos sem fronteiras*, en plus de signer, depuis 2010, l'édition du site Buala. Journaliste transfrontalière, elle écrit pour des journaux portugais (Publico, DN, LER, Sinais de Cena), angolais (Rede Angola, Novo Jornal, Chocolate et Saber Viver) et brésiliens (Revue Vazantes et Pessoa). Également pédagogue dans le domaine de la presse, elle a conduit des formations en journalisme, image et Spoken Word en Guinée-Bissau, au Cap-Vert et au Congo.

Parallèlement, en tant que programmatrice culturelle ou commissaire d'exposition, elle a collaboré avec la 1^{ère} Triennale de Luanda ainsi qu'avec le Festival Dockanema à Maputo, capitale du Mozambique. Elle a par ailleurs organisé le *Roça Lingua*, rencontre d'écrivains lusophones à São Tomé et Príncipe en 2011, Le Cycle dédié à Ruy Duarte de Carvalho à Lisbonne en 2015, *Expats* dans le cadre de FITEI à Porto la même année, *Voices* du sud pour le Festival do Silêncio et *O que pode esta lingua* au Festival Sons da Cidade de Coimbra en 2017 ainsi que *Project NAU* avec la compagnie Teatro Experimental de Porto. Au cinéma, elle œuvre tant dans la recherche ou la production que dans l'écriture de scénarios ou le jeu, pour des films principalement tournés en Afrique avec les réalisateurs comme Margarida Cardoso, Joao Nicolau, Pedro Pinho, André Godinho, Luisa Homem, Tiago Hespadinha, Filipa Reis et Joao Miller. On la voit aussi dans *Tempo comum* de Susana Nobre en 2018, en plus de coréaliser avec Pedro Castanheira le court-métrage *Fertilizante*, sélectionné au Festival Fuso l'année suivante.

Ailton Matavela (TRKZ) création musicale

Né en 1994 à Maputo au Mozambique, son univers mélange les genres et rythmes musicaux ayant une approche humaine et sociale liée à des contenus scientifiques et mythologiques. En 2017, il participe à la bande sonore de l'exposition visuelle *Bits of Maputo* de l'artiste Ricardo Pinto Jorge, puis travaille sur celle du documentaire *90's Project* de la photographe mozambicaine Iria Marina. L'année suivante, sa résidence artistique au Centre culturel franco-mozambicain auprès du musicien Tiago Correia-Paulo génère *Filhos do Mar*, un concert mêlant musique et vidéo, qui donne lui-même naissance au projet *Mar Nosso* avec la collaboration du Studio Criativo Anima. Dès lors, les deux artistes fondent le groupe musico-audiovisuel Continuadores, qui participe ensuite au Festival Les Transmusicales de Rennes avant une tournée à travers l'Europe en 2020. Suite à une résidence artistique avec les

musiciens May Mbira et Nandele Maguni, il co-crée *Cantinho das flores*, projet mélangeant des sonorités électroniques et traditionnelles pour promouvoir une nouvelle culture mozambicaine. En 2019, il crée la musique et participe au spectacle *Aparências*, solo du chorégraphe mozambicain Osvaldo Passirivo. En 2023, il retrouve Victor de Oliveira pour la création des *Sables de l'Empereur* d'après Mia Couto dont il signe la musique originale. Sous le nom d'artiste TRKZ, il travaille actuellement à son nouveau projet *Storytellers*, développant sa propre identité musicale en tant que multi-instrumentiste et producteur.

Diane Guérin création lumières

Formée dès 2008 à la lumière au CFPTS de Bagnolet en option lumière en alternance avec La Colline – théâtre national, elle participe comme apprentie aux spectacles notamment des metteurs en scène Sylvain Creuzevault, Michael Thalheimer, Stanislas Nordey et des éclairagistes Joël Hourbeig, Marie-Christine Soma, Andrée Diot et Alain Poisson.

Elle intègre en 2010 l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg en section Régie-Techniques du spectacle et participe dans ce cadre à des ateliers avec Jean-Louis Hourdin, Pierre Meunier, Georges Lavaudant, Jean-Yves Ruf, Christiane Burges, Robert Shuster, Alain Françon, que ce soit en lumière, son, plateau ou vidéo. À sa sortie en 2013, elle assure la régie lumière et son de *La Putain de l'Ohio* mis en scène par Laurent Gutmann dans le festival off d'Avignon. Ensuite régisseuse lumière pour la création et la tournée du spectacle *Une femme* mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo, elle collabore également avec le Birgit Ensemble pour *Sarajevo/Athènes*. Elle collabore au long cours avec Marie-Christine Soma, l'assistant sur les créations lumière des mises en scène de Jacques Vincey : *Amphitryon*, *L'Ombre* et *Yvonne princesse de Bourgogne* avant d'en assurer la régie lumière en tournée ; ainsi que celles de *La Place royale* mis en scène par François Rancillac, *Du désir d'horizons* chorégraphié par Salia Sanou et *La Source des*

saints mis en scène par Michel Cerda. Elle l'assiste également en lumière et en mise en scène pour son spectacle *La Pomme dans le noir* d'après un texte de Clarice Lispector. Éclairagiste, elle intègre la compagnie du Thaumatrope dirigée par le metteur en scène Karim Belkacem, avec laquelle ils créent *Blasted* en 2013 puis *Gulliver* l'année suivante. Elle conçoit par ailleurs les lumières de *La Ballade du Minotaure* mis en scène par Guillaume Mika, *L'Hirondelle* écrit et mis en scène par Marie Baxerre, *Le Kabuki derrière la porte* avec Gaël Baron et Laurent Zizeman, *Relaps* en écriture collective sous la direction de Julian Blight, *Erwins Motor* en reprise de création puis *Anticorps* avec Maxime Contrepois, *Un jour j'ai rêvé d'être toi* de Bertrand Poncet et Anaïs Muller, *Figninto* de Salia Salou et Seydou Boro au Festival In d'Avignon, *Co-existence*, *G5* et *Thebadweeds* de Rocio Berenguer.

En 2018, après avoir travaillé au Théâtre des Quartiers d'Ivry, elle rejoint à l'automne la tournée de *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad, spectacle grâce auquel elle rencontre Victor de Oliveira, auprès de qui elle collabore dès *Incendios* en lumière et régie générale jusqu'à sa création *Les Sables de l'Empereur*. Ces dernières années, elle signe notamment la création lumière des spectacles d'Anaïs Müller, *Là où je croyais être il n'y avait personne*, *Les Traités de la perte – volet II* et *Scandale et Décadence*, *Troisième volet des traités de la perte*, Marcus Lindeen, *L'Aventure invisible* et *Orlando et Mikael*, deux opus de *La Trilogie des identités*, *Memory of Mankind* et Kurô Tanino avec *Maître obscur*.

Ève Liot création vidéo

Diplômée de L'École supérieure d'études cinématographiques, elle se spécialise dans les domaines du théâtre et de la danse. En 2009, elle expérimente avec le Théâtre équestre Zingaro le mapping vidéo en 360 degrés sur le spectacle de Bartabas *Darshan*. En 2014, elle lance une nouvelle expérimentation avec *Pixel*

de Mourad Merzouki, spectacle technologique où l'interaction son-vidéo forment un tout avec les danseurs, avec lequel elle est toujours en tournée. Cette même année, elle participe en tant que créatrice et régisseuse vidéo à l'ouverture de la FabricA au Festival d'Avignon ainsi qu'au Festival Les Bains numériques. Elle a depuis été créatrice ou régisseuse vidéo pour des spectacles tels que *L'Impossible Procès* de Luc Saint-Éloy, *Pelléas et Mélisande* de Julie Duclos, *Retour à Reims* de Thomas Ostermeier, *Le Visiteur* de Vincent Martin Gousset, *Du bon usage du cannibalisme* de la Cie Luck M, *Anna* d'Emmanuel Daumas, *Société en chantier* du collectif Rimini Protokoll, *Une faille saison 2* de Bruno Geslin ou encore *Antigone à Molenbeek* et *Tirésias* de Guy Cassier.

Elle rencontre Victor de Oliveira en 2021 pour la reprise du spectacle *Incendios* en France dans le cadre de la Saison Africa 2020 et signe depuis la création vidéo de ses spectacles.

Très sensible à la vidéo analogique et au grain des images, avec à l'esprit l'interaction entre le son et la vidéo, elle cherche à développer un univers en lien avec les synthétiseurs modulaires.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

HIVER

24-25

ESQUIF [À FLEUR D'EAU]

Anaïs Allais Benbouali

4 – 22 décembre
à partir de 8 ans

RE (HI)NELLA

[Le Roi Poule]

Emma Dante

7 – 29 janvier
spectacle en napolitain
surtitré en français

LiMBO

Victor de Oliveira

8 janvier – 8 février

ELIZABETH COSTELLO

SEPT LEÇONS ET CINQ CONTES MORaux

Krzysztof Warlikowski

5 – 16 février
spectacle en polonais
surtitré en anglais
et en français